

VENDREDI 25 AOÛT 2017



# HORS CHAMP

QUOTIDIEN DES ÉTATS GÉNÉRALISÉS  
DU FILM DOCUMENTAIRE DE LUSSAS



NUMÉRO 137



« Nous aurons permis à un enfant  
de se réconcilier avec son père »



Entretien avec **Joël Akafou**

*Vivre riche*

*Formé à l'art dramatique à l'INSAAC en Côte-d'Ivoire et à la réalisation au Burkina Faso, Joël Akafou signe son premier film documentaire. Vivre Riche suit de près une bande de brouteurs d'Abidjan, six jeunes hommes qui soutirent de l'argent à des femmes occidentales via internet.*

**Vos six personnages principaux pratiquent une forme de délinquance, ont-ils accepté facilement votre projet de film ?**

Je ne les vois pas comme des délinquants. Ces jeunes hommes sont à la recherche d'un repère social. A travers mon film, ils ont envie



de s'adresser à leurs parents, ils cherchent à résoudre des problèmes qui les bloquent, ils veulent combler un manque.

Deux mois avant le tournage, mon premier personnage de brouteur, un ami – il est aujourd'hui devenu homme de Dieu, pasteur – m'a lâché par peur de se mettre en lumière. Je me suis souvenu de l'histoire de Rolex : un jeune homme en difficulté qui ne vit pas loin de chez moi, un brouteur aussi, que j'aidais de temps en temps en lui prêtant de l'argent.

Avec lui et ses amis, nous avons parlé franchement, comme entre frères, et ils ont accepté de participer au film. Ils voulaient raconter leur histoire. Je suis resté avec eux pendant deux mois avant le tournage, avec la caméra, mais sans la déclencher, pour réduire la gêne qu'ils pouvaient ressentir. Je les ai suivis partout, de leur réveil à leur coucher.

Ce film a été une cure pour eux. Ils m'ont dit que même s'ils étaient arrêtés et mis en prison, ils auraient fait quelque chose d'important. Moi-même j'ai été très ému par ces jeunes. Je coulais des larmes pendant le tournage de la scène où Rolex demande pardon à son père pour son comportement. Mon chef-opérateur a eu le mot juste : même si, pour quelque raison que ce soit, ce film n'aboutit pas, nous aurons permis à un enfant de se réconcilier avec son père.

**La question de la dette coloniale occupe une place importante dans le discours de justification de vos personnages. Comment l'expliquez-vous ?**

Dans *Vivre riche*, ce thème est évoqué à trois reprises : quand les brouteurs quittent les funérailles, quand ils se retrouvent chez la grande sœur de l'un d'eux, puis avec le grand frère d'un des personnages. Pour les brouteurs, encaisser la dette coloniale, cela signifie arnaquer les Blancs par internet. Le grand frère l'explique parfaitement : selon lui, comme les Blancs ont pris nos ancêtres pour les faire travailler en Amérique et en France, si leurs descendants sont assez intelligents pour les arnaquer, très bien ! Dieu le comprendra ! Bref, selon lui, ces arnaques sont légitimes. Ce discours surprend de la part d'un homme qui est un « grand frère » et un intellectuel.

Pour moi, ce discours de légitimation de l'arnaque est comme une fausse conscience politique : il faudrait soi-disant pirater les Européens, casser le cou à l'Europe... Mais non, agir ainsi n'est pas encaisser mais, à l'inverse, empirer la dette coloniale ! *Vivre riche* montre où ces cinq brouteurs, représentatifs d'une grande partie de la jeunesse ivoirienne, vont avec ce type de discours : nulle part !

Mais attention, ce n'est pas leur faute : les responsables de ce genre de discours sont les plus hautes autorités de l'État ivoirien : le président lui-même incite explicitement sa population à ne pas travailler et à encaisser la dette coloniale. Des propos plus que choquants ! Au lieu de reconstruire le pays après la guerre [2002-2011], il l'a laissé déchiré, en crise, pour mieux pouvoir piller la population. Il faudrait plutôt expliquer qu'un État devient souverain

grâce au travail, afin de négocier dans un rapport de force favorable avec le reste du monde et, ainsi, réellement encaisser la dette coloniale.

**Vous avez bénéficié d'une coproduction exceptionnelle. Comment y êtes-vous parvenu ?**

Le projet a été retenu aux résidences Africadoc à Bobo-Dioulasso (Burkina Faso) de deux semaines en 2014 et ensuite Tënk pendant une semaine à Saint-Louis (Sénégal). Ces résidences m'ont permis de peaufiner mon premier projet qui était de montrer comment un contexte social peut détruire toute une jeunesse. J'avais une approche théorique, sans personnage fort. J'ai compris que je devais raconter une histoire pure, incarnée.



J'ai présenté le projet et un producteur m'a suivi. La production est à la fois française, belge et burkinabée et le film n'a pas reçu un centime de l'État ivoirien. J'ai proposé à la production de travailler avec une équipe de jeunes Africains. Sur le film, Dieudo Hamadi, un cadreur avec une grande expérience, s'occupait de l'image, avec son style de cinéma direct. Je me suis occupé du son et, même si je l'appréhendais un peu, de l'image. Mais Dieudo Hamadi m'a beaucoup appris. Parfois, il ne comprenait pas pourquoi je voulais tourner une séquence, par exemple celle du rond-point d'Abidjan. A force de lui expliquer, je comprenais mieux ce que je voulais et pourquoi je le voulais. Là, je souhaitais évoquer la foule, le surpeuplement dans cette ville de six millions d'habitants, où chacun cherche à manger, se débrouille...

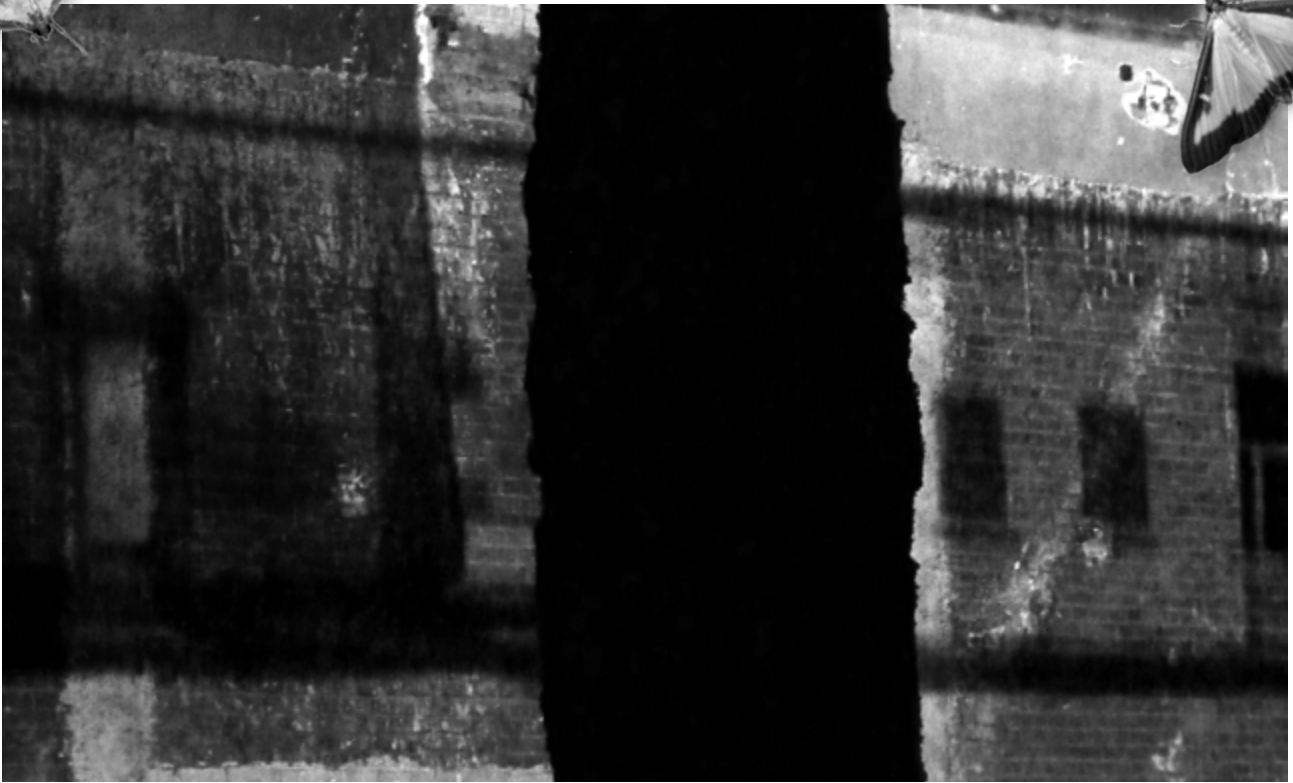
Grâce à cette expérience, je ferai le son et l'image de mon deuxième film documentaire. J'y travaille actuellement pour un tournage prévu en mars 2018. Je continue dans la même veine. Le film se passera entre la Côte d'Ivoire et l'Italie et racontera la vie de ces jeunes qui traversent aujourd'hui la mer, ou le désert, et risquent leur vie pour ne pas avoir à rester mourir devant leur mère dans des pays laminés par la crise. Le film s'appellera *La Mer ou ma mère*. Dans ce film, je suivrai notamment un des jeunes hommes de *Vivre Riche*, Navarro : il est tombé dans son propre piège, il est amoureux d'une Française qu'il a arnaquée ! Elle viendra même en Côte d'Ivoire pour se marier avec lui !



*Propos recueillis par Sébastien Galceran et Romain Peillod*



Salle des fêtes  
14h30  
Docmonde



## « Dans une société qui change, on se pose les questions que se posent les enfants »



Entretien avec **Elitza Gueorguieva**  
*Chaque mur est une porte*



*Au début des années quatre-vingt-dix, fraîchement émancipée de la tutelle de l'Union soviétique et du règne de trente-cinq ans de l'autocrate Jivkov, la Bulgarie se réinvente. D'abord baptisée version M puis version 2, une émission apparaît sur la télévision nationale, présentée par une jeune journaliste. Vingt-cinq ans plus tard, sa fille retrouve les archives de cette émission et les monte en convoquant le regard, qu'enfant, elle portait sur les choses.*

**Vous avez écrit récemment un roman, *Les Cosmonautes ne font que passer*, qui aborde le même sujet avec un point de vue similaire : celui de l'enfance. Quel rapport entretiennent ce film et ce roman ?**

Ce sont deux objets assez différents même s'il est question dans les deux de la même période, la fin du régime communiste en Bulgarie. Dans le film, je vais jusqu'à la fin de la transition en 1997 alors que dans le livre on voit les deux ans et demi autour de la chute du régime, de quelques mois avant la chute à 1991. Le roman raconte ces événements depuis le point de vue d'une petite fille, avec une dimension fantasmagorique et comique. Par le biais d'une sorte de voix off graphique qui accompagne les images, le film donne ce point de vue de l'enfant, mais il est beaucoup moins présent. Je voulais cette dimension de l'enfance, aussi parce qu'elle me correspondait mieux, c'est mon regard : j'avais sept ans au moment de la chute

du régime. Les images avaient besoin d'être accompagnées mais je ne voulais pas un commentaire sérieux. J'avais le désir de rendre compte de combien il est étrange de grandir dans un contexte où rien n'est stable et où tout tombe en ruine. Ce n'est pas anodin de se structurer dans un pays qui se transforme. De plus, le parallèle entre cet enfant qui grandit et la société qui s'émancipe d'un régime paternaliste fait sens pour moi. Les questions qu'on se pose dans une société qui change ressemblent à celles que se posent les enfants. Comme un enfant qui grandit étoffe son vocabulaire, on apprend de nouveaux termes parce que la situation a changé : on se détourne des mots russes pour aller vers le lexique européen ou américain. On questionne aussi les termes en usage : démocratie, liberté, communisme, *outsider*... A côté des images de politologues parlant de la situation, les questions qui apparaissent dans une vignette sont extraites de la parole des gens.

**Les intellectuels qui parlent restent anonymes et se distinguent des autres intervenants seulement par le contexte dans lequel on les interroge.**

Je n'avais pas forcément besoin de savoir qui ils étaient au moment de monter les images. Je voulais préserver la dimension universelle des questions que pose le film sur la démocratie, les régimes politiques, la désobéissance civile. Elle ne se rapportent pas qu'à

une géographie ou à une époque et concernent notre contemporanéité. Elles se posent plus intensément dans les moments de crise politique. Inversement en Bulgarie, après quarante-cinq ans de communisme, nous n'avions pas d'expérience de la désobéissance et nous étions obligés de regarder à l'extérieur et de prendre des exemples des Américains, des Français etc.

**Vous montez les extraits d'archives qui viennent de VHS retrouvées chez votre mère. Comment avez-vous choisi ces extraits ?**

Je me suis arrêtée sur ce qui me paraissait étonnant : la mise en scène ubuesque, les effets spéciaux désuets. Par exemple, quand ma mère se promène devant un mur de légos qui s'effondre, avec un usage de l'écran vert qui fonctionne à moitié. Cette scène est extraite d'une émission qui voulait parler de la nouveauté : on voit les premières expositions d'art contemporain, la première fois que des hippies se réunissent au centre de Sophia. Je ressens ces images sans distance, je les trouve immédiatement émouvantes.

J'ai privilégié une parole politique pour donner une vision claire de ce qui se passait à ce moment-là en Bulgarie, mais en conservant l'énergie et l'humour qui caractérisaient cette émission. Par exemple les auteurs usent de procédés dont, en même temps, ils se moquent, comme le micro-trottoir qui était pour eux une manière d'aborder différemment l'actualité. Cet usage du micro-trottoir m'a immédiatement fait penser à *Chroniques d'un été* de Jean Rouch. Une jeune femme court vers les gens pour leur poser des questions existentielles : « *Est-ce que vous êtes heureux ?* » Question qui devient progressivement : « *Est-ce que vous êtes riche ?* » On retrouve cette même spontanéité, cette naïveté, dans les questions que pose ma mère : « *Êtes-vous optimiste ? Êtes-vous fier d'être Bulgare ?* » Le film de Rouch pose la même problématique : ces questions très générales et un peu provocatrices s'adressent à une société qui vit un moment de rupture.

La VHS et son image dégradée parlent du temps qui a passé. Nous avons quand même restauré l'image. Nous avons aussi travaillé à accentuer certains éléments techniques déjà présents. Par exemple, nous avons fabriqué un souffle de magnéto avec le mixeur.

**Les cameramans faisaient dans cette émission un usage du zoom assez singulier !**

Cet usage du zoom parle d'une liberté nouvelle de se déplacer, de s'approcher, de s'éloigner. L'émission assume cette recherche. C'est

## **Je ne me souviens de rien**

Diane Sara Bouzgarrou

- 2017 -



### **RÉTABLIR LE REGARD**

« *À la fois française et tunisienne de corps et de sang* », Diane Sara Bouzgarrou est « *bi* » : « *biculturelle, bisexuelle.* » Et bipolaire.

intéressant de voir à quel point elle n'est pas formatée. On nous montre une société en pleine réflexion, qui expérimente dans tous les sens, avec un usage des outils télévisuels beaucoup plus libres qu'aujourd'hui. Ils faisaient vraiment tout : ma mère posait elle-même les questions, elle les écrivait, elle choisissait les invités. Ses questions étaient très directes et entraînaient des réponses très personnelles.

**Il y a une bascule au milieu du film, quand des archives muettes témoignent d'une grave pénurie. Cette séquence ouvre un chapitre sur la désillusion.**

La dramaturgie du film correspond à ce qui est en train de se passer à ce moment-là en Bulgarie. Deux enfants jouent à imiter les bruitages de *Star Wars* ; suivent juste après ces images muettes de pénurie et de distribution de vivres. Cela a été très violent : les magasins se vidaient de leurs marchandises, les gens se retrouvaient dans l'insécurité. Or jusque-là, les Bulgares vivaient dans un régime relativement stable, même si c'était une dictature. A ce moment on se rend compte que le rêve américain est très loin. Dans son émission, ma mère le constate avec beaucoup d'ironie : il devenait évident que la Bulgarie n'allait pas devenir tout de suite les États-Unis.

**C'est le sens de cette synonymie que vous proposez d'établir entre les termes « désillusion » et « émancipation » ?**

Cette synonymie est une manière ludique de dire ce qui est ressenti à ce moment-là : nous nous libérons du régime paternaliste, mais nous nous retrouvons un peu orphelins. Nous étions libres et en même temps déstabilisés. Dans le film, comme ma mère, j'essaie de prendre appui sur le désenchantement. Il n'y a pas un constat clair à la fin du film qui finit par des questions. Ces questions et ces problématiques sont encore valables aujourd'hui en Bulgarie. J'ai d'ailleurs hésité à mettre des images plus récentes : quand j'ai commencé à faire le film en 2013, des mouvements de contestation en Bulgarie ont eu lieu pour la première fois depuis la fin de la transition démocratique. Je les ai filmés mais je n'ai pas utilisé les rushes. J'avais envie que les images d'archives résonnent en hors champ dans les luttes d'aujourd'hui.

*Propos recueillis par Antoine Garraud et Romain Peillod*

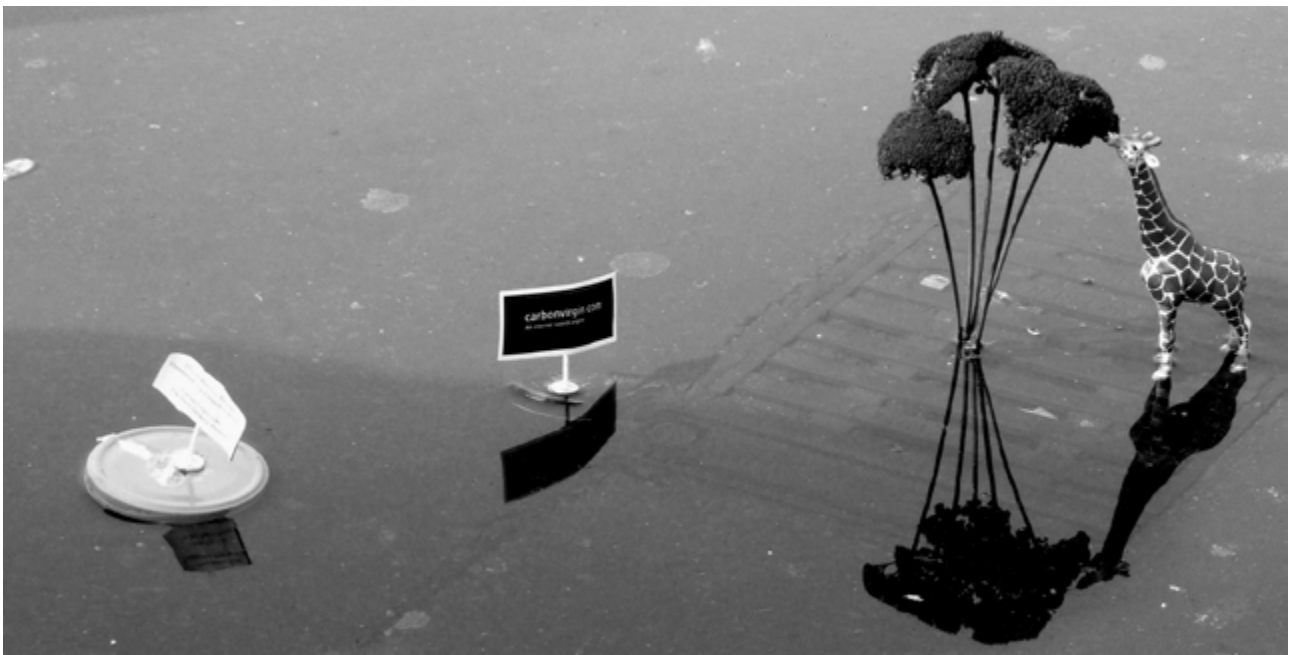


### **Une Histoire de production**

Sur cette irrémédiable fracture, à partir de morceaux épars, je ne me souviens de rien envisage de recoudre dans la trame du récit le fil de soi, fragile et toujours incertain. Les crises maniaques que la réalisatrice a traversé durant près de deux ans ont provoqué des pertes de mémoire définitives. Pour pallier l'oubli, sa caméra a enregistré au jour le jour ce qui n'est plus disponible à son souvenir. Aujourd'hui, son geste de cinéma convoque la dimension cathartique de l'écriture de soi. Il naît aussi du besoin

de témoigner d'une pathologie difficile à appréhender. Les personnes qui en souffrent vivent leurs émotions à des niveaux d'intensité tels qu'elles peuvent mettre en danger leurs relations aux autres et au monde. Souvent suspectées d'exagérer leurs états, la détresse dans laquelle elles sont plongées n'est pas toujours identifiée. Du spectateur, ce film viscéral exige moins une empathie qu'une forme de résistance, nécessaire à Diane Bouzgarrou et à son entourage pour dépasser une condition *sine qua non* : être soi et malade.





La facture de son film, sciemment urgente, hétérogène et dérégulée jusqu'à l'excès, place le spectateur dans une situation d'inconfort. À l'égal de l'intensité destructrice de ses affects, le montage, cut et abrupt, témoigne de la perturbation du rapport de « Diane » à ce qui l'entoure. La caméra tressaille, un diaporama défile à toute berzingue, une musique exaltée s'ajoute jusqu'à saturation. On pourrait trop vite surligner l'artificialité de cette surabondance d'effets. En sus, la « Diane » que nous découvrons parle vite, fort, prend toute la place, crève l'écran. Coûte que coûte, Diane Sara Bouzgarrou choisit de malmener les perceptions du spectateur pour être au plus près de sa réalité et rendre intelligible ses symptômes. La forme sensible du film nous communique un état de vulnérabilité permanente.

« *Je suis désolée, je ne pensais vous imposer ça* ». Le témoignage de Diane Sara Bouzgarrou est un geste d'amour. Il rend hommage à son entourage et vient saluer la (bien)veillance<sup>1</sup> dont il a fait preuve. Il y a Thomas dont l'amour salvateur la raccroche au monde et au futur. Il y a sa mère. Il y a son père. La réalisatrice met au jour la patience de ses proches qui risque l'effritement mais qu'ils doivent conserver à tout prix, l'inquiétude qui entache leur quotidien. Quand

Diane est « trop heureuse », ses proches sont alertés : l'intensité de l'expression du bonheur est suspecte. Il signifie surtout que Diane va mal. En effet, le point aveugle est le suicide. Eux comme elle doivent être attentifs à suivre son traitement et à en prévenir ses conséquences : prise de poids, insomnies ou hypersomnies, tremblements, difficultés d'élocution. Il faut aussi continuer, poser des limites pour ne pas s'user, trouver la juste distance sans manquer d'accueillir les moments heureux et les petits bonheurs, sans manquer de regarder en avant, de croire dans les projets qui se conjuguent au futur. *Je ne me souviens de rien* situe les enjeux d'une relation qui à tout moment risque de se cristalliser autour des statuts de malade et de soignants jusqu'à faire de l'altération identitaire de Diane une loi.

Faute de maîtriser complètement sa maladie, Diane Sara Bouzgarrou reprend le contrôle de son image. Saint Augustin avait déjà pour projet de « raconter sa vie pour la restaurer ». En archéologue, Diane Sara Bouzgarrou travaille à partir des dessins, des carnets et des captations de « Diane malade », réalisés lors des crises et patiemment sauvegardés par son compagnon Thomas. Il faut remettre en ordre, redonner sens. Se substituant au miroir, l'image permet une forme de

réflexivité. S'y confronter, c'est assumer sa maladie. Pour rendre possible ce retour sur soi, répondre à l'exigence de vérité et de sincérité attendue d'ordinaire dans les entreprises autobiographiques, elle se met à nu au sens propre comme au sens figuré. La caméra comble tous les vides et empêche d'ériger l'oubli en faculté positive. Elle a capté l'entière de ses faits et gestes à un moment où la vie de « Diane » s'est resserrée autour de la maladie. Or « je est un autre » ; la mémoire est palimpseste, et le moi est toujours un moi qui s'éclipse. Le film doit de façon presque utopique figurer une unité qui semble impossible à trouver dans sa vie réelle. Geste de survie, la force de *Je ne me souviens de rien* prend aux tripes et réintègre pleinement la fonction cathartique de l'art, la possibilité de dépasser sa condition en la sublimant.

1 « Veillance ou vigilance », Jean Oury, dans Martine Deyres, *Le Sous-bois des insensés - Une traversée avec Jean Oury*, 2015.

Claire Lasolle



Salle Moulinage  
21h15  
Expériences du regard



### Rédacteurs

Sébastien Galceran  
Antoine Garraud  
Morvan Lallouet  
Claire Lasolle  
Romain Peillod

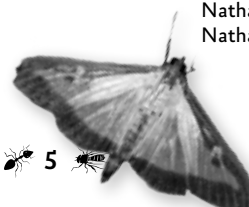
Gaëlle Rilliard  
Michaël Soyez  
Marion Tisserand  
Cloé Tralci



### Graphiste

Tiphaine Mayer Peraldi

Anatole Barde  
Nathalie Postic  
Nathalie Postic



### Photographes

P. 1  
P. 3  
P. 5

SALLE CINÉMA

10H00  
REDIFFUSIONS

**Austerlitz**  
Sergueï Loznitsa  
2016 - 94' - VOSTF

**Les Deux Visages d'une femme Bamiléké**  
Rosine Mbakam  
2016 - 76' - VOSTF



14H30  
**UNE HISTOIRE DE PRODUCTION : SURVIVANCE**

**Bricks**  
Quentin Ravelli  
2017 - 83' - VOSTF

*En présence de Carine Chichkowski et Guillaume Morel.*

18H15

Présentation publique de la Cinémathèque du Documentaire.

Entrée libre.

21H00

**ROUTE DU DOC : LIBAN**

**Civil War**  
Mohamed Soueid  
2002 - 82' - VOSTA  
trad. simul.

**Monumentum**  
Fadi Yeni Turk  
2015 - 80' - VOSTF

*Débat animé par Carine Doumit.*

*En présence de Mohamed Soueid, Ghassan Salhab, Reine Mitri, Chaghig Arzoumanian et Sarah Francis.*

PLEIN AIR

21H30

**Quelque chose de grand**  
Fanny Tondre  
2016 - 72' - VOF

*En présence de Fanny Tondre.*

*Débat en présence de Fanny Tondre samedi 26 à 9h30, salle de presse.*

*En cas d'intempéries, salle Joncas à 21h30.*

SALLE DES FÊTES

10H00

**TERRITOIRES DE LA MÉMOIRE**

**Die Geträumten**  
Ruth Beckermann  
2016 - 89' - VOSTF

*Atelier animé par Alice Leroy.*

*En présence de Ruth Beckermann, Susana de Sousa Dias.*

14H30

**DOCMONDE**

**Vivre riche**  
Joël Akafou  
2017 - 52' - VOSTF

**Le Koro du bakoro, naufragés du Faso**  
Simplice Herman Ganou  
2017 - 78' - VOSTF

**Le Jour se lève**  
Gessica Généus  
2017 - 52' - VOSTF

*Débats en présence de Gessica Généus, Joël Akafou.*

NUIT DE LA RADIO

21H

**Liberté(s)**  
Saint-Laurent- sous-Coiron  
Extraits sonores à écouter au casque. Navettes gratuites.

Départs de Lussas, place de l'église : 19 h 15, 19 h 45, 20 h 00, 20 h 30.

Retours de Saint-Laurent : 23h, 23h30.

SALLE SCAM

10H15

**ROUTE DU DOC : LIBAN**

**Tango of Yearning**  
Mohamed Soueid  
1998 - 68' - VOSTA  
trad. simul.

**Diaries of a Flying Dog**  
Bassem Fayad  
2014 - 75' - VOSTF et VOSTA

*Débat animé par Carine Doumit.*

*En présence de Mohamed Soueid, Reine Mitri, Chaghig Arzoumanian, Ghassan Salhab et Sarah Francis.*

14H45

**ROUTE DU DOC : LIBAN**

**Nightfall**  
Mohamed Soueid  
2000 - 70' - VOSTA  
trad. simul.

**1958**  
Ghassan Salhab  
2009 - 66' - VOSTF

**(Posthume)**  
Ghassan Salhab  
2007 - 29' - VOSTF

**Juste une odeur**  
Maher Abi Samra  
2007 - 10' - VOSTF

*Débat animé par Carine Doumit.*

*En présence de Mohamed Soueid, Ghassan Salhab, Reine Mitri, Chaghig Arzoumanian et Sarah Francis.*

21H15

**DOCMONDE**

**Don't Press Stop**  
Maria Morina  
2017 - 60' - VOSTF

**Listen to the Silence**  
Mariam Chachia  
2017 - 80' - VOSTF

*Débat par Skype avec Maria Morina.*

SALLE MOULINAGE

10H15

**EXPÉRIENCES DU REGARD**

**La Place de l'homme**  
Coline Grando  
2017 - 60' - VOFSTA

**Ça brûle**  
Agathe Dreyfus  
Christine Gabory  
2016 - 11' - VOF

**La Cité intérieure**  
Jérôme Amimer  
2016 - 47' - VOF

*Débat en présence de Coline Grando, Christine Gabory, Jérôme Amimer.*

14H45

**REDIFFUSIONS**

**La Place de l'homme**  
Coline Grando  
2017 - 60' - VOFSTA

**Ça brûle**  
Agathe Dreyfus  
Christine Gabory  
2016 - 11' - VOF

**La Cité intérieure**  
Jérôme Amimer  
2016 - 47' - VOF

17H30

**Die Geträumten**  
Ruth Beckermann  
2016 - 89' - VOSTF

21H15

**EXPÉRIENCES DU REGARD**

**Je ne me souviens de rien**  
Diane Sara Bouzgarrou  
2017 - 59' - VOFSTA

**Les Yeux clos**  
Vincent Ducros  
2017 - 59' - VOFSTA

*Débat en présence de Diane Sara Bouzgarrou et Vincent Ducros.*



Blue ba

10H

Les aides du CNC à la production de films de court métrage (Préinscription à l'accueil public)

19H

Point information sur les formations de l'École documentaire de Lussas

SALLE JONCAS

10H30

**REDIFFUSIONS**

**Tchekhov à Beyrouth**  
Carlos Chahine  
2016 - 50' - VOSTF

**El patio**  
Elvira Diaz  
2016 - 82' - VOSTF

**Gildas a quelque chose à nous dire**  
Just et Tristan Philippot  
2016 - 45' - VOF

15H00

**REDIFFUSIONS**

**Une tournée dans la neige**  
Hélène Marini  
2016 - 80' - VOF

**Les Chants de la Maladrerie**  
Flavie Pinatel  
2017 - 26' - VOF

**Sur le quai**  
Stefan Mihalachi  
2016 - 65' - VOF



21H30

**REDIFFUSIONS : PETER NESTLER**

**Die Hohlmenschen**  
2015 - 4' - VOSTF

**Zigeuner sein**  
1970 - 47' - VOSTF

**La Mort et le Diable**  
2009 - 56' - VOSTF

**Aufsätze**  
1963 - 10' - VOSTF

**Ödenwaldstetten**  
1964 - 36' - VOSTF

**Sightseeing**  
1968 - 10' - VOSTF